



« Gare à vous, je vous crève les yeux ! », dit Gabrielle. (Page 413.)

maintenant, vous aimeriez à connaître ma famille pour pouvoir la surveiller et m'obliger à parler. Ma famille ne sait rien; j'ai travaillé toute seule. Je ne nie pas, n'est-ce pas? Jugez-moi donc!

— D'où proviennent les taches que vous portez sur vos doigts?

— Ce sont des taches honorables et non laissées par les deniers de Judas.

— Mais bien par une encre spéciale, dite sympathique.

— Et qui m'honorent.

— Où avez-vous acheté cette encre?

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire? Vous savez à quoi elle a servi. Cela ne vous suffit-il pas?

— Mais nous pouvons bien savoir cependant où vous achetiez votre encre?

— C'est inutile, tout comme il est superflu que je vous dise où j'ai acheté les chaussures que je portais en voyage.

— Le vendeur n'est pas punissable.

— A plus forte raison! Pourquoi voulez-vous le connaître alors?

— Cela nous regarde.

— Je vous le dirai, moi: pour le talonner, n'est-ce pas? Je vous dirai seulement que je recevais tout mon matériel de l'étranger.

— Vous avouez donc avoir des complices?

— Oh, pourquoi non? Votre puissance s'arrête à la frontière et pour saisir mes collaborateurs vous devriez d'abord passer par l'Yser, et cela, vous ne le savez pas!

— Je vous conseille de ne pas vous moquer ici de l'armée allemande.

— Je ne me moque pas; je pose un fait. L'histoire nous apprendra plus tard que l'armée allemande resta devant l'Yser, grâce à l'héroïsme de la petite armée belge.

— Et l'histoire nous apprendra peut-être qu'une nommée Gabrielle Petit fut fusillée comme espionne.

— Ce qui serait une gloire pour elle, mais non pour l'Allemagne! Je vous répète, monsieur, que cette menace ne produit aucun effet sur moi. Même devant le peloton d'exécution, je refuserais de parler!

— La vie n'a donc aucune valeur pour vous?

— Commettriez-vous une trahison pour la conserver?

— Nous ne vous demandons pas de trahison.

— Oh, votre mentalité n'est pas la mienne!

Tous les efforts de l'Allemand restèrent vains; il ne tirait pas autre chose de Gabrielle.

— Vous restez notre prisonnière ! lui dit-il.

— Oh, je m'y attendais.

— Vous aurez tout le temps voulu pour réfléchir.

— La matière ne me manquera pas. Qui pourrait oublier l'Yser et ceux qui y combattent pour notre liberté et la défense de nos droits ? De pareilles réflexions sont salutaires.

— Vous changerez bien d'idée. Je vous répète donc que vous pourrez compter sur notre indulgence si vous nous donnez les renseignements que nous désirons.

— En d'autres termes, si je veux trahir ma Patrie et mes amis. Il vous faut longtemps pour que vous compreniez ce que c'est que la force de caractère et l'honnêteté !

— C'est bien. Emmenez-la....

Gabrielle fut conduite à la prison de St-Gilles. Elle avait passé onze jours à la Kommandantur.

De nouveau, on la fit monter dans l'auto grise.

La même scène se répéta que lors de son arrestation, rue du Théâtre.

— Pas d'Allemands à côté de moi, cria Gabrielle, et, s'adressant à la foule, elle ajouta :

— Je suis une prisonnière ! Je suis une prisonnière !

Pour éviter un agroupement, l'auto démarra presque aussitôt.

Pendant son transfert, Gabrielle eut une vision des tortures qui l'attendaient.

— Mon Dieu, donnez-moi la force de persévérer, pria-t-elle.

Pauvre fille ! Heureusement que sa foi ardente la soutenait dans le combat. Pour elle commençait un véritable calvaire. Seule, sans protection, elle était à la merci de l'épouvantable parodie de la justice militaire allemande, elle, une jeune fille, sans défense ! Elle aurait à se défendre contre toutes les tortures morales que ses bourreaux lui infligeraient, tortures d'une cruauté raffinée, auxquelles peu d'hommes sauraient résister. Plus forte que Miss Cavell elle-même, Gabrielle Petit, sachant ce que cela lui coûterait, gardera un silence absolu. Grâce à elle, aucun de ses collaborateurs ne serait incommodé et le service, organisé par elle, continuerait à fonctionner normalement.

L'auto s'arrêta devant la sinistre prison, ressemblant à une

vieille citadelle. La lourde porte tourna sur ses gonds et l'auto entra.

Gabrielle descendit.

Une deuxième porte grillée s'ouvrit avec un bruit sinistre. Gabrielle traversa d'un pas ferme un corridor lugubre, puis une place intérieure, sur laquelle donnaient de toutes parts des autres corridors, s'étendant à perte de vue. Ses guides s'engagèrent dans une de ces allées souterraines, suivis de Gabrielle.

Une cellule s'ouvrit....

Gabrielle entra, puis la porte retomba derrière elle....

— C'est la fin, murmura la martyre.

Elle s'agenouilla et, la figure cachée dans les mains, pria avec ferveur pour que Dieu lui donne la force de rester fidèle à sa mission, jusqu'au bout....

XXX.

Diedrich était de garde au bureau de Petermann. Au dehors, la pluie tombait en torrents. La nuit était sombre et les gouttes, que le vent chassait contre la fenêtre, faisaient un bruit lugubre et monotone.

Diedrich était en proie à de sombres réflexions. Il fut surpris par l'entrée subite de Petermann.

— Donc je compte sur vous, dit celui-ci d'humeur joyeuse. Je vais au théâtre; une fois n'est pas coutume.

— Oui, je resterai ici toute la nuit.

— Ça va; j'ai besoin de me divertir une fois. Je l'ai bien mérité. A propos, je viens encore de recevoir des félicitations pour la bonne capture que nous venons de faire en pinçant la petite jeune fille. Or, une partie du succès vous revient.

Diedrich eut un mouvement de surprise désagréable.

— Je n'y suis que pour très peu, articula-t-il.

— Quand on exécute fidèlement les ordres reçus, tout finit par s'arranger admirablement, grâce à notre organisation. Cela suffit; il n'en faut pas plus. Enfin, nous tenons notre gibier et nous avons fini notre rôle. Mais la petite leur donnera encore du fil à retordre, aux autres!

— Comment cela? Que peut-elle encore?

— Se taire! Elle sait énormément et, si elle consentait à parler, nous mettrions la main sur une vaste organisation d'espions. Son rapport en est la meilleure preuve. Elle fait autant de mal que tout

un bataillon de soldats. Mais elle se tait, malgré des menaces de mort ou des promesses de liberté.

— Il faudrait l'admirer !

— Oh, quel esprit romanesque vous faites !

— N'est-elle pas une Belge qui défend son pays ?

Petermann n'était pas accessible à de pareils sentiments.

— Elle est bête, dit-il.

— Elle ne veut pas trahir sa cause !

— Et préfère se faire tuer !

— Cela prouve qu'elle est consciente de sa responsabilité et veut en assumer les conséquences. Je n'y puis rien, monsieur Petermann, mais je l'admire.

— On devrait faire de vous son défenseur devant le Conseil de guerre, dit Petermann, riant de sa saillie qu'il jugeait très spirituelle.

— Oh, si seulement je l'avais prévenue, se dit Diedrich. Il en était temps encore quand je l'ai suivie.

Diedrich se lamentait d'avoir laissé passer l'occasion si favorable qu'il avait eue.

— Mais elle finira bien par parler, reprit Petermann, tout à son idée. Elle ne nous connaît pas encore. Tantôt on la réveillera en plein sommeil, pour lui faire subir un interrogatoire d'intimidation. Et si elle ne marche pas, il nous reste encore d'autres moyens : la faim, la soif, l'exténuation.... Et, s'il le faut, une bonne flagellation.

— Mais, monsieur ! Est-ce possible !

— Cela vous effraie-t-il ?

— Flageller une femme !

— Et pourquoi non ? Si j'étais le maître, je la ferais bien parler ! Je ferais chercher au musée quelques-uns de ces bons instruments de torture du moyen-âge.

— Mais nous ne vivons plus au moyen-âge, voyons !

— Aha, je ris de toute cette sensiblerie et sensibilité ! La guerre elle-même est bien plus terrible qu'au moyen-âge ! On ne connaissait ni torpilles, ni bombes, ni sous-marins, ni des gaz délétères et quoi encore ! Mais nous, qui devons protéger nos soldats contre la trahison, contre l'agression traîtreuse et la surprise des attaques dans le dos, nous ne pouvons employer que des demi-mesures, de peur que l'on en parle dans la presse. Que cela peut-il nous faire ? Si nous sortons victorieux de la mêlée, nous serons les maîtres et personne n'osera

seulement nous adresser un reproche. L'estime vient en raison même de la force. Pourvu que l'on nous craigne. Voilà mon idée. Si je pouvais employer les moyens dont je vous parle, je lui ferai bien nommer ses complices, à cette fille ! Et demain, toute la bande de traîtres et d'espions serait entre nos mains. Non, vous êtes réellement par trop mélancolique, ce soir. Serait-ce à cause du mauvais temps ? De toute façon, vous êtes mieux ici qu'au front, ne l'oubliez pas. Vous avez un bon feu ; vous pouvez lire, vous avez des journaux et des illustrations et vous êtes hors de danger. Songez donc à ceux qui, par ce temps, sont au front !

Petermann donna encore quelques instructions, puis partit. Une dame l'attendait et, ensemble, ils se rendirent au théâtre.

— Et voilà la canaille à qui je dois obéissance, se dit tristement Diedrich. Il me félicite d'avoir contribué à la capture de cette pauvre jeune fille. Dire que je ne suis pas innocent à son arrestation... et peut-être à sa mort.

Diedrich était en proie à une profonde détresse morale. Sans cesse il se lamentait. Il avait beau vouloir endormir sa conscience, se raisonner, il ne parvint pas à réagir.

Au front, les soldats tuaient, oui, mais ils combattaient loyalement, les armes à la main, un ennemi qui savait se défendre.

— Tandis que moi, pensa Diedrich, j'abuse des connaissances acquises au cours d'une hospitalité généreusement offerte pour vendre et livrer, pieds et poings liés, des braves gens, fidèles à leur patrie. C'est moi qui devrais être en prison ! Que faire, mon Dieu, que faire ?

Diedrich fut tiré des réflexions qui le torturaient par l'entrée de quelques soldats, qui introduisirent quatre civils.

L'un s'était moqué d'un soldat, l'autre avait fraudé, un troisième avait lu un « prohibé » et le quatrième avait commis une autre peccadille.

Diedrich renvoya d'abord les soldats, puis relâchait les civils, sans leur adresser la moindre parole malveillante, au grand étonnement des pauvres diables, qui ne s'expliquaient guère cette étrange issue de leur aventure et s'étaient attendus à être punis exemplairement.

C'est ainsi que Diedrich voulut endormir sa conscience.

Mais l'image de Gabrielle, emprisonnée, l'obsédait sans répit.

— On va la réveiller en sursaut, se dit-il. On va l'obliger à parler, Dieu sait comment ! Elle va se perdre, la malheureuse, et je serai

cause que d'autres valeureux patriotes belges vont être arrêtés à leur tour ! Mon Dieu, quel supplice effroyable !

A l'idée des nouvelles victimes possibles, Diedrich s'affolait. Un moment, il voulut tenter un coup de folie.

— Je vais la délivrer, se dit-il, oui, il le faut. Je pénétrerai jusqu'à elle, je l'emmènerai en auto, nous fuirons.

Mais à peine y eut-il songé qu'il se représenta les difficultés insurmontables d'une pareille entreprise. Tout ce qu'il tenterait serait en pure perte !

Là-bas, en cette prison, il n'avait aucun pouvoir et la prisonnière serait sans doute gardée sévèrement, car c'était du gibier rare !

Ainsi songeait Diedrich, et il était tellement plongé dans ses réflexions qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir. Quelqu'un entra.

C'était Flore.

Elle s'approcha de Herder et, quand elle fut presque devant lui, elle demanda, d'une voix étrange et étouffée :

— Sommes-nous seuls ?

Diedrich sursauta. Il regarda Flore d'un air égaré, sans comprendre.

— Sommes-nous seuls ? répéta-t-elle. Qu'as-tu donc ? Tu es blême !

— Ce n'est rien. J'étouffe ici.

— Pourquoi ce ton bourru ? Je ne viens pas te dire des blagues.

— Je ne suis pas d'humeur d'en écouter.

— La jeune fille est-elle... ?

Flore n'acheva pas sa phrase ; sa voix avait quelque chose de lugubre.

— Oui, fit Diedrich, qui ne comprit que trop bien ce qu'elle demandait.

— Je l'ai pensé, ... car je l'ai vue.

Diedrich frissonna.

— Je n'oserais la regarder, répondit-il.

— Oh, mais je me suis saisie.

— Pourquoi ?

— Parce que je la connais. Elle se nomme Gabrielle Petit ; j'ai travaillé avec elle, avant la guerre. Elle était toujours une employée exemplaire et brave.

— Naturellement.... Nous ne poursuivons que les braves gens.

— Tu le regrettes donc aussi, Wilhelm ?

— Je voudrais n'avoir jamais quitté le front.

— Gabrielle Petit.... Elle est orpheline, je pense. Un jour, au commencement de la guerre, je l'ai rencontrée. Elle me reprocha ma conduite et me dit que j'agissais mal. Je ne lui en veux pas.

— Elle a dit la vérité.

— Oui....

— Vous avez donc aussi des remords ?

— Oui, surtout à présent. Oh, que va-t-on faire d'elle ?

— Songez à Miss Cavell !

— Fusiller ?

— Pourquoi pas ? Elle le fut bien, la pauvre femme !

— Petermann me dit un jour qu'on la tua parce qu'elle était Anglaise.

— Et cette jeune fille est Belge. Cela est peut-être une raison péremptoire.

Flore était visiblement émue. Son effroi était sincère. Le remords commençait déjà à la poursuivre, et cette femme, qui luttait désespérément contre la voix de sa conscience, sentait qu'elle était perdue, que jamais elle ne pourrait la faire taire.

Elle cessa de tutoyer son complice et ce fut d'une voix étranglée qu'elle continua :

— Ne pouvons-nous pas la délivrer ?

— Impossible ! J'y ai déjà songé ; elle est à St-Gilles.

— A St-Gilles ? Déjà ? En êtes-vous certain ?

— Oui !

— Je l'ai vue rue Berlaimont et je me suis enfuie, de peur qu'elle me reconnaisse ; j'avais honte. Êtes-vous bien certain qu'elle est à St-Gilles ?

— Oui.

— Alors, c'est grave, très grave.

— Jamais plus elle ne sera libre, vous dis-je.

— Oh, si j'avais su !

— Il est trop tard, maintenant.

— Hélas, oui....

Tout à coup, une idée traversa le cerveau de Diedrich. Il devint plus pâle encore qu'il n'était. Brusquement, il se tourna vers Flore et, la regardant bien en face, il lui demanda :

— Est-ce Petermann qui vous a envoyée ici ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que j'ai mes raisons pour me méfier de vous.

— Ah, vous croyez que je viens pour vous vendre ?

— Dame ! Ce ne serait pas plus drôle que cela ! Seulement, vous pouvez tout lui dire, tout lui répéter. J'en ai assez ; je ne reste pas dans ce service.

— Vous croyez que je joue une nouvelle comédie, que je simule le regret pour vous faire parler et vous livrer ?...

— Peut-on jamais savoir ? Avec vous....

— Oui, je comprends que vous me dédaignez,... mais je suis sincère. La vue de Gabrielle Petit m'a remuée l'âme.

— Dans ce cas, vous n'avez qu'à vous retirer.... Quant à moi, c'est plus difficile.

— C'est vrai, mais que dois-je entreprendre ?

Flore se laissa tomber sur un banc. Elle regarda Herder d'un air désespéré.

— Que dois-je entreprendre ? répéta-t-elle. Où vais-je aller ? En Hollande ? Et puis ? Ne faudra-t-il pas que je continue mon triste métier, jusqu'à ce que j'en meure ?...

Flore soupira et Diedrich ne savait que répondre. Que pouvait-il lui dire, sinon qu'elle recueillait ce qu'elle avait semé ?

De nouveau, on frappa à la porte.

— Entrez ! cria l'Allemand.

Il faillit jeter un cri d'étonnement : devant lui se trouva Elsa !

— Te voilà, enfin ! dit-elle, en s'avançant. Elle l'embrassa cordialement.

Diedrich avait rougi. Étonnée de l'embarras du jeune homme, Elsa regarda autour d'elle. Ce ne fut qu'alors qu'elle s'aperçut de la présence de Flore.

Celle-ci regarda la jeune fille d'un air moqueur, puis son visage changea d'expression.

— Mademoiselle, dit Flore, je suis retenue prisonnière ici ; oh, je vous en prie, demandez à monsieur le soldat qu'il me laisse partir....

Herder comprit et il était reconnaissant à Flore de sa petite ruse. La malheureuse avait donc des moments de sincérité et de sentiments meilleurs.

— C'est bien, dit-il, vous pouvez partir. Allons, soyez tranquille, vous ne serez pas punie.

— Oh, merci, monsieur, merci.

— Mais n'en parlez à personne.

— Soyez tranquille, monsieur. Oh, merci.

Flore partit. Diedrich était honteux de devoir commencer de nouveau par tromper sa fiancée.

— Qu'avait fait cette femme ? demanda Elsa.

— Oh, rien de grave.... Elle avait été impolie envers un soldat.

— Est-ce donc une prison ici ?

— Non, un local de police. Je l'aurais laissée partir après quelque temps ; j'en ai déjà relâché plus d'une demi-douzaine, ce soir. Mais, parlons plutôt de nos affaires. Comment se fait-il que tu es ici, à Bruxelles ?

— J'ai demandé un passeport, pour venir te voir. Cela a duré quelque temps avant que je l'obtienne, mais, tu le vois, j'ai fini par réussir. Je suis arrivée à trois heures et je me suis rendue à ta pension. L'on m'y dit que tu étais à la Kommandantur, où l'on s'est moqué de moi.

— Quelles brutes !

— Oui, et ils eurent des propos malpropres. Tu devrais déposer une plainte....

— Une plainte ! A quoi bon ? Tu es en pays occupé, ici. Mais, dis-moi donc, comment se fait-il que tu t'es décidée à venir à Bruxelles ?

— Je dois te parler. La semaine dernière, Antoine Peilscher est venu nous voir.

— Peilscher ? Il est au front !

— Il venait d'un hôpital de Bruxelles.

— Tiens, je n'ai pas su cela.

— Et, maintenant, il est en congé de convalescence, à Aix. Un jour, je le rencontrai en rue. Or, tu sais qu'il m'a demandé dans le temps. Il me dit qu'il m'aimait toujours et qu'il était regrettable que tu sois mon fiancé....

— Hein ?

— J'espère qu'il a menti, car il a dit beaucoup de mal de toi.

— Que disait-il donc, monsieur Peilscher ?

— Qu tu faisais partie de la police de Bruxelles....

— Tu le savais déjà !

— ... et que ton chef était un véritable bandit, un criminel, dont tu serais la main droite. Et cela, je ne le savais pas. Peilscher te traitait de lâche, d'embusqué, qui, pour conserver son poste, devait faire la besogne la plus ignoble, aidé par une fille de rue.

— Et tu crois tout cela ?

— Il eut été possible que tu sois obligé de travailler avec une

de ces femmes, qui doivent servir d'appât aux civils, qui les fait parler et qui les vend après. J'ai déjà entendu dire que notre police de guerre militaire usait de pareils procédés.

— Mais, Elsa, comment peux-tu écouter les racontars d'un homme qui se venge de mon bonheur, qui te parle, poussé par la jalousie ? Tu viens donc, en somme, pour contrôler les calomnies de cet individu ? Le doute seul est déjà une injure. Moi, qui t'aime tant !

— Aussi, je ne doute ni de ton amour, ni de ta fidélité. Je veux seulement que tu me dises si tu es dans un service honnête.

— Oui.

— N'exige-t-on pas de toi des injustices ?

— Toute la guerre n'est qu'une injustice. Tu peux juger, toi-même. Je reste ici à mon bureau. De temps à autre, on m'amène un prisonnier civil et, si la chose est quelque peu possible, je le relâche.

— Ça, c'est bien.

— A part cela, j'ai à faire quelques perquisitions, au cours desquelles je ménage les Belges autant que faire se peut.

— Et ton chef ?

— Oh, c'est un brave homme....

— Alors, je suis toute rassurée, bien que je préférerais te savoir en Hollande.

— C'est impossible, Elsa.

— Aussi, je n'insisterai pas si tu ne fais pas du travail déshonorant.

Diedrich songea à Gabrielle Petit. Il ne se sentait pas à l'aise. Heureusement que Flore avait eu la bonne idée de se faire passer pour une prisonnière belge et que sa présence n'avait éveillé aucun soupçon chez Elsa.

— Et comment cela va-t-il à Aix ? demanda Diedrich.

— Oh, chez moi, c'est toujours la même chose. Père est plus militariste que jamais. Inutile de te dire que nous sommes constamment en désaccord. Et chez tes parents, tout le monde se porte bien, et j'ai évidemment à te transmettre leurs salutations. La ville a un aspect bien triste depuis quelque temps. Tout le monde est en deuil, ou à peu près. Journallement, on voit de lugubres processions de convois funèbres traverser la ville. Oh, si seulement on pouvait avoir la paix ! De temps en temps, des convois de prisonniers nous arrivent, curieusement dévisagés par une quantité d'oisifs.... Puis, les vivres se font de plus en plus rares.

Ils continuèrent à deviser de la sorte durant tout un temps.

— C'est bien dommage que je ne sois pas libre, dit Diedrich, nous aurions pu faire une promenade.

— Oh, on est très bien ici. Je n'aime pas de voir tout ce mouvement militaire des officiers paradant dans la rue, qui se sentent très fiers d'être ici. Cela ne ferait que m'agacer.

— Où loges-tu ?

— Je n'y ai pas encore pensé, et, pour dire vrai, je t'ai laissé le soin de décider de la chose.

— Je dois rester ici jusqu'au matin. Si j'avais été prévenu de ton arrivée, je t'aurais retenu une chambre et je me serais fait remplacer pour ce soir dans mon service. Mais tu peux loger chez moi, puisque je n'y serai pas.

— Ou rester ici.

— N'es-tu pas fatiguée ?

— Mais non.... D'ailleurs, je pourrais sommeiller un peu dans ce fauteuil. J'aime mieux cela que d'aller coucher chez ces personnes étrangères et de m'y introduire du droit... d'une Allemande.

— Comme tu es d'une susceptibilité extraordinaire !

— Je n'y puis rien, mais je plains les pauvres Belges, qui sont exposés du matin au soir à toutes les vexations que les Allemands leur imposent.

— Donc, tu me tiens compagnie ?

— Si je le puis.

— Evidemment.

Diedrich se dit que sans doute Petermann ne reviendrait pas avant le matin, puisqu'il était au « théâtre ». Habituellement, le spectacle où il se rendait se terminait vers les huit, neuf heures du matin. Or, Diedrich devait être relevé à 5 heures. Il n'y avait donc pas de danger qu'Elsa se trouve en présence de Petermann, ce qu'il voulait éviter à tout prix.

Elsa se défit de son manteau, enleva son chapeau.

Puis elle se métamorphosa en ménagère adroite et experte, prépara le café et tous deux passèrent une bonne soirée. Le temps passa sans qu'ils s'en aperçurent et Diedrich était à cent lieues de se douter qu'ils pourraient être dérangés encore, quand, vers minuit, la porte s'ouvrit.

— Encore un prisonnier, sans doute, dit Diedrich.

Mais quelle fut sa stupeur quand il vit entrer Petermann, accompagné d'une femme; vêtue d'une façon extravagante et le visage couvert d'une couche épaisse de maquillage !

Petermann fut non moins ahurri en voyant que son subordonné n'était pas seul. Il le sermonna vertement et n'épargna pas la pauvre jeune fille, effrayée par cette apparition imprévue. Elle n'en pouvait croire ses oreilles, et Diedrich, surpris lui-même, ne parvint pas à se ressaisir immédiatement. Ce ne fut que lorsque Petermann eut des paroles réellement blessantes pour sa fiancée qu'il l'interrompit timidement et lui dit :

— Monsieur, cette dame est ma fiancée, qui vient d'arriver d'Aix-la-Chapelle.

Encore incrédule, Petermann lui demanda d'un air moqueur :

— Est-ce vrai ?

— Oui, répéta Diedrich avec assurance.

— Ah, cela change, reprit Petermann. Alors je vais être un peu plus calme ! Eh bien, mademoiselle, je suis très satisfait de votre ami.... Il fait très bien son service. Il vient encore de faire pincer une jeune fille qui faisait de l'espionnage. Mais, ce soir, il me paraissait un peu ramolli, et cela ne se peut pas ! Vous devez lui remonter un peu le moral. Je ne vais plus vous déranger et je vous laisserai seuls, parce que Herder est un si bon travailleur. Je fermerai l'œil et vous souhaitez beaucoup de plaisir.... Bonsoir.

Et Petermann partit avec la petite dame maquillée.

— Peilscher avait donc raison de dire que cet homme est un criminel, un bandit. Et cet homme est votre chef ! Vous m'avez menti. Vous n'osez pas me défendre, vous me laissez insulter d'une manière scandaleuse, sans oser seulement protester !

— Il était saouûl !

— Certainement. Cela ne l'excuse pas. Vous êtes son complice. Qui est cette jeune fille que vous avez amenée dans les filets de ce criminel ?

— Écoute, Elsa. Je suis employé ici, et je dois obéir ; je ne sais pas toujours le fin mot de l'histoire quand je dois faire une perquisition.

— Vous avez donc fait une perquisition chez une dame ?

— Non, j'ai dû contrôler ce qu'elle faisait. Il paraît que l'on a su, plus tard, qu'elle se livrait à l'espionnage. On l'a arrêtée. Si j'avais su la prévenir, je l'aurais prévenue.

— Diedrich, vous tournez autour de la question. Soyez donc franc.

— Oh, si vous vous méfiez toujours....

— Parce que je me rends compte que vous n'êtes pas franc.

Allons, reprit-elle gentillemeut et lui parlant de nouveau sur un ton de confiance, dis-moi la vérité, raconte-moi tout. Tu sais bien que je ne te rendrai pas responsable de l'affreux et monstrueux régime militariste.

Tout dire ! Donc dire aussi quelles étaient ses relations avec Flore ! Oh, non, jamais, il ne l'oserait !

— Tu sais tout, maintenant.

— Non, Diedrich, tu m'as dit, toi-même, que ton chef n'est pas un misérable.

— Il n'est pas si terrible, mais il avait un verre dans le nez.

— C'est ce qui fit qu'il se montra sous son véritable aspect. Et si tu dois obéir à un tel homme, je suis certaine que le travail que tu fais ne doit pas être bien propre.

— Oui, la guerre, naturellement, n'est pas sans être terrible !...

— Cela n'est pas une réponse. Mais je sais, maintenant, que tu dois aider à l'arrestation de civils belges. Cette jeune fille, qu'a-t-elle fait ?

— De l'espionnage.

— Donc elle se dévoue pour son pays ?

— Oui, ... mais elle travaille contre nous.

— Naturellement !

— Et pourrions-nous tolérer cela ?

— Voyons, Diedrich, réfléchis. Ne doit-on pas l'admirer ?

— Du fond de mon cœur je l'admire et, ce soir même, je l'ai encore répété à Petermann.

— Cela me fait plaisir, mais, en attendant, tu es son complice dans cette arrestation.

— Indirectement.

— Tout est indirect dans une pareille affaire ; je veux bien croire que tu ne l'aies pas jetée, toi-même, dans le cachot. Cependant, ton rôle dans ceci est de telle nature que ton chef, lui-même, jugea nécessaire de t'en complimenter.

— Oh, mais il a fait cela pour réparer son impolitesse vis-à-vis de toi.

— Non, non, je ne le pense pas. Un homme saoué dit généralement la vérité, ou plutôt, il la laisse échapper. Que peuvent-ils faire à cette jeune fille ?

— Je ne le sais pas.

— J'entends bien que tu évites de me dire ce que tu penses.

— Mais, Elsa, voyons....

— Oui, je l'entends fort bien. Ce sera donc bien grave, très grave. Diedrich, se pourrait-il qu'elle soit traitée comme Miss Cavell, et fusillée? Si tu ne me réponds pas, je viendrai le demander, demain, à ton chef, malgré tout le dégoût que je ressens pour lui.

— Elle a fait de l'espionnage....

— Et elle est de ce chef passible de la peine de mort? Mais, réponds donc!

— Oui.... C'est possible....

— Oh, quelle horreur!

— C'est vrai....

— Et tu collabores à une pareille chose!

— Indirectement.

— Mais cela est la même chose!

— Je dois bien faire ce que l'on me commande, puisque je suis soldat.

— Ne dis donc pas que tu y es forcé; je t'ai indiqué le moyen de te soustraire à toute obligation.

— Déserter?... Jamais, Elsa.

— Donc tu préfères te rendre complice de pareils crimes?

— Tu exagères....

— Non, je n'exagère rien. Un jour viendra que vos yeux s'ouvriront à la vérité et que, toi aussi, tu comprendras l'injustice commise par l'Allemagne. Elle devra réparer les torts; on lui demandera raison de tous les crimes commis en son nom. Que diras-tu alors?

— On ne peut me demander personnellement raison de mes actes. Je les accomplis en ma qualité de soldat. Je ne suis qu'un atome de l'énorme machine.

— Je ne parle pas d'une punition infligée par les vainqueurs. Je parle de tes remords, de ton honneur.

— Que devrait ressentir alors un soldat au front; on l'oblige à tuer!

— Nos soldats devraient refuser....

— Oh, cela est une utopie.

— Je suis convaincue que cette utopie deviendra réalité et que ce jour n'est pas éloigné. Mais tu ne peux pas te cacher derrière la responsabilité des autres. Ta conscience est là, Diedrich.... Où est, maintenant, cette jeune fille?

— En prison.

— Ici à Bruxelles?

— A St-Gilles, un faubourg.

— En cellule ?

— Sans doute.

— Comme un vulgaire meurtrier ou un brigand ! Quel scandale, quel crime, que d'enfermer une jeune fille qui défend sa patrie traîtreusement envahie par des brutes, telles que ce chef que nous venons de voir ! Retourne donc les pages et imagines-toi que je sois traitée de la sorte et enfermée dans la prison d'Aix.

— J'y ai déjà songé. C'est la guerre, et nous sommes les occupants. Si l'Allemagne ne combattait pas l'espionnage, elle saboterait son armée, car l'espionnage des Belges signifie la mort pour de nombreux de nos compatriotes.

— Et, pour l'empêcher, on choisit des hommes du calibre d'un Petermann ! Donc cette jeune fille est enfermée dans une cellule. Quel âge a-t-elle ?

— Vingt ans à peine, me semble-t-il.

— Et qu'a-t-elle fait comme espionnage ?

— Renseigné l'ennemi sur des mouvements de troupes.

— Ce qui n'est que son droit.

— La guerre ne reconnaît nullement ce droit, et, en sa qualité de citoyenne habitant le pays occupé, elle devait s'abstenir de tout acte d'hostilité.

— Et c'est pour cela qu'elle pourrait être fusillée ?

— Cela n'est pas certain ; il se peut qu'elle ne recevra qu'une peine d'emprisonnement.

Elsa se tut et, les yeux fermés, elle se pencha contre le dossier du fauteuil, fatiguée, abattue.

Diedrich maudit la malencontreuse venue de Petermann. Oh, pourquoi Elsa était-elle venue le surprendre à Bruxelles ? Tout ce qu'elle disait n'était, hélas, que trop vrai.

Après quelques instants, Elsa rouvrit les yeux.

— Diedrich, dis-moi toute la vérité, reprit-elle.

— Quoi donc encore ?

— Ne te fâches pas. Ne suis-je pas ta fiancée ?

— Que veux-tu donc savoir ?

— S'il est vrai que tu dois collaborer avec des femmes ?

— Mais non.

— Peilscher me le dit.

— Il en a menti. Les femmes qui travaillent dans le service opèrent seules.

A. DU JARDIN

GABRIELLE PETIT

L'HEROINE NATIONALE



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS